



A propos de la fonction consolatrice de l'Art

Jean-Marie Bédoret

Psychiatre, amateur d'art
jmbedo@wanadoo.fr

« La consolation... je devrais dire la vraie, à la vérité, il n'existe pour moi qu'une seule consolation qui soit réelle, celle qui m'a dit que je suis un homme libre, un individu inviolable, un être souverain à l'intérieur de ses limites. »

Stig Dagerman

Prolégomènes

La lecture de *Notre besoin de consolation est impossible à rassasier*, ce court essai de l'écrivain suédois Stig Dagerman¹ m'avait conforté dans une possible vision romantique de l'homme. Il s'agit évidemment d'une vision ni réductrice ni exclusive. Ce vécu de quête impossible est à corréliser avec l'authentique incomplétude qui caractérise la condition humaine. Le manque à être est source d'une considérable énergie, en particulier dans la création. Certains feront de cette carence une valeur cultivée sur un mode romantique pour nous la faire vivre avec émoi.

Emoi auquel il faut ajouter la gratitude comme on peut l'éprouver à l'issue de l'écoute d'un air d'opéra, de la lecture d'un poème ou face à une œuvre plastique. Evidemment, à partir d'un tel point de vue, nombre de discussions au sujet de l'art contemporain avec des amis spécialistes ou non en la matière, sont agitées. Fidèle à cette attente d'un émoi et fuyant les théorisations sur les créations plastiques actuelles relevant plus du discours que de la sensorialité, je m'accroche à défendre un vécu, une quête de vibrations de mes sens plutôt qu'une recherche intellectuelle de sens. Au décours d'un de ces échanges plus animé encore, l'envie de mieux formaliser ma pensée autour de ce terme de « consolation » est devenue nécessité.

Consolation

n.f. : soulagement apporté à la douleur, à la peine de qqn. Adoucissement, apaisement, réconfort...

Consolatrice n.f. : personne qui console, qui cherche à consoler- ex : La Sainte Vierge - La consolatrice des affligés - ou adj. : « La religion chrétienne est principalement consolatrice » (Gide).

Attendre de l'Art une fonction consolatrice ! Voilà qui peut faire sourire. A propos de *Marie Consolatrice des Affligés* et de son effigie sur une médaille familiale de baptême, me revient le souvenir de ces sculptures en plâtre, très « kitschs » affublées de leurs vases aussi colorés, de style saint-sulpicien, qui décoraient la chapelle de l'institution religieuse où je fus placé interne de nombreuses années au milieu d'enseignants en robe et avec une sorte de bavoir sous le menton. J'y entendais un discours d'espérance, éventuellement, recevais des images tout aussi kitschs.

Ce magnifique Saint-Sébastien, à moitié dénudé, au soupçon d'un sourire presque énigmatique alors que son corps était percé de flèches, venait confirmer toute la valeur des peines physiques ou morales, véritables visas pour l'accès à une éternité heureuse. Ce saint, son arbre, ses flèches sont rarement absents de nos églises et je ne sais pour quelle raison me vient souvent l'envie d'en superposer l'image à celle de l'éventuel Poilu du monument aux morts de la grande guerre sur cette même place d'église. Un même mysticisme dans la représentation ! Magnificence, consolation de la souffrance.

1. Notre besoin de consolation est impossible à rassasier. Stig Dagerman, Acte Sud. Edit. 1984



J'entends déjà les moins respectueux de mes collègues de la psychologie des profondeurs se gausser de cette sensiblerie en quête de consolation. Ils chuchotent des propos quant au masochisme protecteur de vie, jusqu'à me conseiller la lecture de Mishima, l'écrivain, poète et suicidé, envoûté par le tableau *Saint Sébastien* de Guido Reni².



Des amis consolants [cf. consolatrice]

La coïncidence est surprenante. A quelques jours d'intervalle, après une de ces discussions tumultueuses, deux courriers d'amis viennent alimenter un peu plus ma réflexion. Le premier, *Quand l'art se marre*³, m'est envoyé par B.V., journaliste dont la parole, si elle n'est pas religieuse, fait encore autorité en critique d'art, thème que l'on retrouvera dans *Le grand bluff de l'Art Contemporain*⁴. Le second vient d'une jolie bourgade de la Côte d'Opale où exerce M.G., un ami se qualifiant de « psychanalyste de gouttière », ce qui lui permet de penser hors des dogmes freudo-lacaniens et donc de m'envoyer, *L'art fonctionne comme une mystique*, compte rendu d'un colloque, autour de la relation entre l'art et la religion, faisant écho à *Traces du Sacré*⁵, l'exposition de mai 2008 au Centre Pompidou.

Tout est dit ! Ou bien, Saint-Sébastien aidant, mes camarades et moi vivions, dans cette chapelle, un envol mystique nous consolant des affres de cet internat. Ou bien alors le coup de bluff, voire sacrilège, de l'un d'entre nous faisant circuler d'autres images aux couleurs balbutiantes de la revue

2. Saint-Sébastien. Guido Reni 1615. Musée du Capitole à Rome

3. Philippe Dagen, *Le Monde*, 15.08.2008.

4. *Le grand bluff de l'art contemporain*. Books N° 46, septembre 2013

5. *Traces du Sacré*, Catalogue sous la direction de Mark Alizart. Centre Pompidou. Edit. 2008



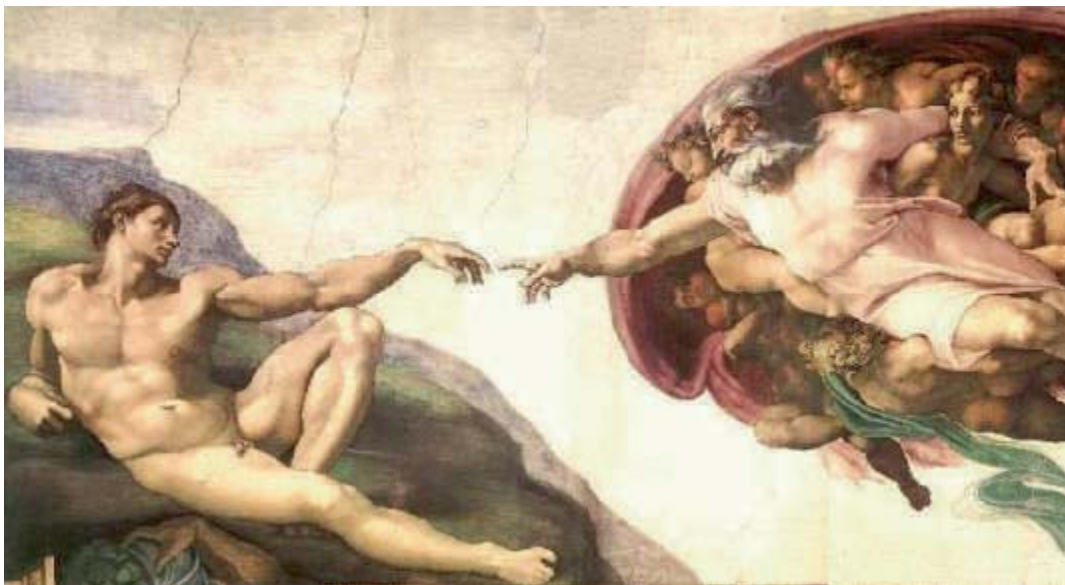
Cinémonde, images, presque prémonitoires, des réalisations d'Andy Warhol pour « se marrer » sur un mode transgressif de notre condition.

Sympathie doit être reconnue aux amis consolants pour cette heureuse remémoration ! Toutefois, plus sérieusement, la question des deux extrêmes de la fonction de l'art, reste posée entre « Quand l'art se marre » et « L'art fonctionne comme une mystique ». Sans doute, dans les deux cas, le spectateur se hasarde-t-il à se consoler de son « **incomplétude** » dont il n'est pas pleinement conscient.

L'incomplétude

n.f. de *incomplet* - 1. Psychol. *Sentiment d'incomplétude* : sentiment d'inachevé, d'insuffisant que certains éprouvent à propos de leur pensées, de leurs actes, de leurs émotions....

Sentiment d'inachevé ? Qui peut se prétendre « achevé » ? Cet aphorisme populaire l'en dissuaderait immédiatement. Achevé est à juste titre synonyme de mort. A ce vécu d'incomplétude, personne n'échappe et heureusement. Ce manque constant à nous-mêmes est notre destinée. Seul l'homme sait sa finitude, sa mort assurée, cette incomplétude incontournable. Heureux est l'animal. Marc Ronet, un ami peintre ayant été longuement exposé au musée la Piscine de Roubaix ainsi qu'au MUba Eugène Leroy de Tourcoing, me parle du plafond de la Sixtine et de cet « écart entre le doigt de Dieu et celui d'Adam » mis en scène par Michel-Ange pour dire ce manque. Cette incomplétude figurée par le vide entre le doigt fléchi de l'homme représenté nu, seul, sans défense, comme offert, alors que celui de Dieu, entouré de ses anges sur fond de riche paysage, est le lieu d'une puissante vitalité. Marc Ronet situe l'artiste dans cet espace, pas tout à fait dieu, mais plus tout fait homme. Il précise que travailler dans cet espace n'est pas vouloir le combler avec l'intuition consciente que les deux index ne se rencontreront jamais. Jacques Lacan reprend, à propos du manque et de l'incomplétude, la métaphore du potier montant son vase autour du vide, *ce vide qui n'est pas rien*. Remplissez cet espace vacant, et l'objet de création n'a plus de sens. Un écart interdigital à vêtir, à charger de sens. Ce faisant, le doigt d'Adam se redresse, son environnement s'enrichit. Rude tâche pour l'artiste, mais l'inachevé devient promoteur. Belle consolation.



Je n'aurai été qu'un médium, dit Matisse dans ses *Ecrits et propos sur l'art*⁶. Il ajoute plus précisément, alors qu'il adresse un message à sa ville natale faisant allusion au vitrail de l'école maternelle : « *Ce vitrail a valeur de symbole. J'ai fait le rêve de donner de la joie aux hommes. J'ai voulu créer au Cateau [en Cambrésis] une féerie de couleurs qui serait comme un esprit de la lumière...* » Il précise encore que « *C'est dans la création de la chapelle de Vence que je me suis enfin éveillé à moi-même et j'ai compris que tout le labeur acharné de ma vie était pour la grande famille humaine, à laquelle devait être révélé un peu de la fraîche beauté du monde par mon intermédiaire. Je n'aurai donc été qu'un médium.* »

6. *Ecrits et propos sur l'art*. Henri Matisse, Dominique Fourcade Herma. Edit. 1997



Donner de la joie aux hommes, révéler un peu de la fraîche beauté du monde sont comme un acte d'amour consolant adressé aux hommes par l'artiste.

L'artiste, l'œuvre et l'incomplétude

Si personne n'échappe à cette incomplétude, la « négociation » de ce « manque à être » par l'artiste a ses spécificités...

En s'éveillant à lui-même, Matisse se décrit plus découvreur et révélateur de cette *fraîche beauté du monde* que créateur. « *Je ne cherche pas, je trouve* » ; cette phrase attribuée à son ami-rival Picasso, vient dire que tout était là mais invisible. Tous deux semblent être dans le « secret des dieux » et être « medium révélateurs de secret ».

Mettre au monde un enfant handicapé est un trop plein d'un vide intolérable, au sens d'un injuste « manque à être ». Jean-Louis Fournier⁷ en a fait œuvre de création littéraire comme un plus de vie. Marc Ronet peint, dessine de fantastiques ménines qu'il intitule *Nénettes*, à la manière de Goya pour habiller et vitaliser ce vide submergé par les handicaps de sa fille. Il métaphorise cette bouture de lui dans des univers d'inextricables forêts. A cette enfant handicapée devenue adulte mais (re)vêtue de la beauté des ménines, il donne un plus de vie. Et ces dessins de paysages aux allures de forêts inextricables rappellent l'impossible accès à la parole.

Jean-Louis Fournier, écrivain, parle de *béance de la paternité* chez le parent d'handicapé. Marc Ronet l'extirpe, la recrée, la costume, et nous l'expose. Le spectateur est pris à témoin de ce complément de re-création et invité à l'authentifier, à lui donner corps et sens. Lourde tâche devant ces *Nénettes* comme si, par exemple, il lui fallait commenter *Le Cri* de Munch. Autant d'images de l'incomplétude humaine, jetées en pleine figure.

Dans cette espèce de corps à corps des sensations de l'artiste, de l'œuvre et du spectateur, le vécu peut aller parfois par bonheur jusqu'à l'impression d'un bien-être, d'une complétude acquise pour un moment, un moment seulement. Il en restera une trace « d'avoir grandi en soi », ce qui atteste pour



Paysages 1972

Nénette 1971

7. Où on va papa ? Jean-Louis Fournier. Edit. Stock 2008.



l'artiste la vérité d'une création-révélation. Il est des visites d'atelier dont on sort en effet grandi. Quelle consolation ! L'habillage du handicap par des mots d'écrivain, par le pinceau du peintre sont comme les effets de la main du potier montant sa terre autour de ce manque appelé vide. Ce vide, témoin d'inachèvement, prend forme et sens au point de devenir lisible et imaginable. L'iconographie ne manque pas quant à la représentation du « manque ultime à être » : la mort. Mort habillée, mort visible, représentation de l'inimaginable.



Jean Roulland : Cheval mourant, 1975

Sublimation

n.f. XIV^e siècle sens lat. « élévation » lat. alchm. *sublimatio*, de *sublimare* : sublimer. 1 - Epuration d'un corps solide qu'on transforme en vapeur en le chauffant... 2 - aussi « vertu sublime » fig. et littér. Action de purifier, de transformer en élevant : exaltation, purification. *Sublimation des instincts*, leur dérivation vers des buts altruistes spirituels...

Pour d'autres commentateurs d'art, la création n'est pas ce travail de négociation autour d'un manque mais une manière de « sublimation »...



Le statuaire de la chapelle de mon adolescence n'avait sans doute pas la beauté d'œuvres modernes capables comme ce *Christ* de Jean Roulland de déclencher l'émotion spirituelle. A cette époque, les discours sur la sublimation avaient une forte audience à ce jour passée de mode. L'image de ce Christ en croix marque la sublimation de la douleur ainsi magnifiée pour une rédemption. Elle nous était présentée comme solution quant à la maîtrise de pulsions interdites. Avec l'appui de Freud pour cette théorie, des activités culturelles physiques ou intellectuelles étaient suggérées comme voies d'écoulement de forces sous-tendues par le vécu du manque et de l'interdit.

Elévation, exaltation, purifications de toutes ces forces, sublimées pour dominer, gérer le manque et le vécu d'incomplétude, me paraissaient une maigre consolation, voire une manipulation.

Jean Roulland : Christ, 1972

Extase mystique

Voir extase... *Extase mystique* : contemplation, ravissement, transport, vision... et plus loin : béatitude, émerveillement, enivrement, exaltation, félicité, ivresse, ravissement etc.



Le dictionnaire cite « l'exaltation » dans la définition de la sublimation précédemment développée mais aussi dans celle de l'extase mystique. Cette dernière serait-elle la consécration de la sublimation ? On l'a dit pour les grands mystiques. A écouter des créateurs, il s'agit plutôt d'un état fugace au cours duquel le manque disparaît. Etat de plénitude totale. L'artiste se décrit comme « Un dans un Tout ».

Sam Dillemans, jeune peintre anversois, dont les œuvres étaient exposées dans la maison de Rubens en lieu et place des tableaux du Maître partis pour une manifestation de prestige à l'étranger, compare le « coup de pinceau » créateur à l'exaltation mystique. Il se décrit, à ce moment de génie créateur, en extase au sens propre et figuré d'être hors de soi. Ce moment le console de toute l'âpreté du labeur à la poursuite de la construction du tableau. Le geste est raconté comme un - inattendu espéré - qui déclenche l'énergie de la suite. Cet instant est dit absolu. Le manque, l'incomplétude sont alors, à entendre Sam Dillemans et d'autres créateurs, effacés. Emotion d'un monde archaïque perdu, peut-être ce sentiment océanique sans limite qui étreint, ravi et angoisse. Dillemans identifie ces moments à ceux de l'extase mystique. Francis Bacon tient des propos du même ordre à Michel Leiris⁸ quand il évoque ce coup de brosse, geste accidentel sur sa toile et autour duquel va s'organiser son travail.

Ces instants sont difficilement transmissibles au regardeur. Toutefois, il arrive que le résultat de la création nous envahisse, nous dompte et nous lie un temps hors du temps à la toile, la sculpture. Quelle consolation dans ce vécu d'ex-ister, hors de soi dans une complétude fugace.

Les propos de Sam Dillemans m'évoquent ceux d'Andy Ravaloson, saxophoniste de notre région qui expose cette quête d'un tout dans l'ivresse alcoolique sans limite avant de jouer pour une autre quête, celle de la *Blue note*. Une note après laquelle il n'y aurait plus rien à dire. Qui n'a pas éprouvé ce frisson à l'attaque d'un andante de Mozart, d'une voix de Don Juan, d'un chant corse, ou d'une mélodie de Charlie Parker, Stan Getz ? Frisson curieux connoté d'une certaine oppression, de larmes proches de l'écoulement. Moment divin au sens d'être limitrophe d'un Tout, déifié. Moment fugace, mystique peut-être, qui vous glisse entre les oreilles.

Pourquoi « bleue » cette note ? On la dit aussi « note triste » à propos de laquelle George Sand parlant de Chopin dans *Impressions et souvenirs* écrit : « J'imagine ses yeux se remplissant peu à peu de teintes douces correspondant aux modulations du pianiste quand la note bleue résonne en lui et qu'il se retrouve dans l'azur de la nuit »⁹. Cette note est par essence celle du blues, la *Blue note*. La tierce qui voyage de la tierce mineure vers la tierce majeure ; la quinte tirant vers la quinte diminuée et la 7^e mineure tirant vers la 6^e. L'instrumentiste tente d'imiter la plainte du chanteur. Cette note dans l'entre-deux est une tentative d'être les deux à la fois, l'un et l'autre confondu ; un rêve perdu constamment recherché. Triste et consolant, mais pour le poète Alfred de Vigny, « *Les chants désespérés sont les chants les plus beaux.* »

La note, la couleur, un bleu estampillé de Klein, un noir de Combaz, un jaune de Van Gogh, un rouge de Masaccio et une monochromie de Rothko pour la chapelle de Huston sont la recherche d'un absolu. Marc Rothko prospectait « la Lumière » au sens de la couleur qui dirait ce Tout du créateur pour une chapelle. La succession de ces tableaux figuratifs où apparaît une bande médiane monocole comme tiers séparateur témoigne de sa recherche. Un tiers référent, une instance suprême qui règle le dialogue



Rothko untitled 1941



Untitled 1949



Panneau Chapelle Huston 1964-1967

8. Bacon ou la brutalité des faits, Michel Leiris, Paris, le Seuil 1996.
9. George Sand, *Impressions et Souvenirs*, Edit. Des Femmes, 2005 p 102-107.



du tableau, métaphore d'une transcendance. Ce tiers disparaît pour un Tout que sont les tableaux monochromes de la chapelle de Huston. Ce Tout est la Lumière, Dieu peut-être.

Recherche inassouvie ou sans doute hélas - achevée - de ce peintre qui se donne la mort en 1970 après s'être engagé dans une série de grands formats monochromes noirs, gris et bruns. Casimir Malevitch ambitionne cet Absolu avec son *Carré Blanc*. On dit qu'il fut désavoué par le régime politique. Bien sûr ! L'art se devait d'être populaire. Le peintre revint au figuratif.

Du « Dieu est mort » nietzschéen au « ciel est vide » nervalien... ou comment passer de la sublimation, de l'extase à un monde dont le ciel est vide ?

L'espace, en l'absence du doigt de Dieu, est sans limite. L'artiste, de par le passé au service du sacré, se voit libéré de ses commanditaires religieux. Autrefois porteur de transcendance, il est actuellement confronté à être « la transcendance » et à se retrouver consacré. « *A l'évanescence du sacré, le consacré prend place* » nous dit Pierre Schneider¹⁰. L'art n'est plus populaire mais individualiste. Dans cette vacuité du ciel, l'art pompier de la chapelle pseudo-gothique de mon adolescence a vécu, ce qui ne m'est pas préjudiciable, mais dans l'individualisme *consacré* de l'art contemporain, il m'est difficile de trouver des repères et une consolation quant à l'incomplétude.

Libéré, l'art se marre. A lui de s'attribuer les transgressions de potaches sur les bancs de la chapelle du réputé collège. La transgression concerne les tabous, les repères moraux, religieux jusqu'à oser s'attaquer à l'intégrité corporelle avec les actionnistes viennois. Pour éviter la répétition du même, l'artiste invente un au-delà des limites.

Pour être consacré, il désacralise : un gigantesque homard de Jeff Koons dans l'esthétique Palais de Versailles, une peau humaine louée à son propriétaire pour l'exécution de tatouage par Wim Delevoeye, un éléphant en équilibre sur sa trompe au château de Fontainebleau, un *Veau d'or* de Damien Hirst, bovin plongé dans son énorme aquarium de formol et affublé d'un disque d'or, rappel bienvenu de la descente de Moïse du Mont Sinaï en ces jours d'aléas des marchés financiers ?

Avons-nous vu et compris la démarche des *Ready made* de Duchamp, dont la rétrospective est actuellement présentée au Centre Pompidou¹¹. La provocation d'une *Joconde à moustache*¹² fait sourire mais chez ses successeurs, il y a de plus en plus de moustaches et de moins en moins de Joconde. Il fallait sans doute bien – ça – pour introduire une rupture dans l'histoire de l'art et ouvrir à une création totalement affranchie du poids toujours présent, référence esthétique passée.

Pour nous aider à la compréhension de cette rupture, l'exposition intitulée *Big Bang* au Centre Pompidou en 2005¹³ offrait une belle démonstration de la conjoncture destruction/création dans l'art du 20^e siècle.

La transgression n'avait pas attendu *l'Urinal renversé* de Duchamp mais était déjà présente, dite acceptable par les pédagogues de notre éducation nous conviant à découvrir le *Jardin des Délices* de Jérôme Bosch, *Les Caprices* de Goya ou *l'Entrée du Christ Roi à Bruxelles* selon Ensor. Il a fallu patienter un peu pour apprécier l'érotisme de *Marie-Madeleine au pied de la Croix* par Picasso. Ces transgressions à l'esthétique incontestable m'étaient consolantes comme réponse aux interdits et autres barrières éducatives.

« ...Après des décennies d'austérité, et de minimalisme, les artistes se dérident à nouveau. Loufoque, burlesque, rire gras... ils investissent toute la gamme de l'humour... » Ainsi commence l'article *l'Art se marre* de Philippe Dagen. De fait, Dieu étant mort et le ciel étant vide, « *Qui dit artiste officiel dit artiste représentant le pouvoir, quel qu'il soit. Les artistes aujourd'hui ne représentent qu'eux-mêmes* » explicite Daniel Buren¹⁴. La question du tiers garant, la place du pouvoir se posent. L'art est subversif, il contourne les lois de la Cité, dicte les siennes ou devient sans feu ni lieu, c'est-à-dire, sans foi ni loi, alors qu'il veut rester dans la Cité.

Il faut choquer au sens propre, à savoir frapper les sens. L'exposition du *Piss Christ* de Andres Serrano à Ajaccio cet été 2014, déclencha une polémique presque journalière dans la presse locale de cette région aux traditions religieuses encore bien présentes. Peut-on comparer Jérôme Bosch à Andres Serrano ou encore à Maurizio Cattelan et sa vision de Jean-Paul II, arc-bouté sur sa crosse mais pliant les genoux

10. Traces du sacré. Catalogue exposition Centre Pompidou, 2008.

11. *Ready made* de Duchamp, Rétrospective actuelle présentée au Centre Pompidou.

12. *Monna Lisa*, Marcel Duchamp, sous-titré L.H.O.O.Q.

13. *Big Bang*, Centre Pompidou, 2005.

14. Daniel Buren, *Le Monde*, 22.07.2008.



sous une météorite assassine, rappel d'un ciel vide mais matériellement menaçant. Mise en image d'un drame ou d'une comédie peu consolante ?

Il est possible de préférer les facéties des Belges Ensor, Delvaux, ou plus encore de Magritte qui auraient été bienvenues à mon adolescence de collégien fermement tenu dans l'institution. Quoi de plus contestataire et questionnant que le *Ceci n'est pas une pipe* de Magritte, régal de psy des profondeurs, toujours fasciné par ce jeu du signifiant et du signifié. Consolation subtile par ce rappel que le sujet de l'énonciation n'est pas, tant s'en faut, celui de l'énoncé, dialectique cultivée par ceux qui se proposent de nous gouverner. Nous voilà avertis et éventuellement consolés d'une écoute naïve.

De la tentation du narcissisme à l'autoportrait

n.m. de Narcisse. Admiration de soi-même, attention exclusive portée à soi = égotisme. - Psychan. Fixation affective à soi-même.

Rendre visible l'invisible. Ils sont nombreux à exprimer et mettre au monde une part ignorée d'eux. « *Je n'ai pas la prétention d'inventer quelque chose de nouveau, ce que je désire, c'est un coin de moi encore inconnu* » formule Paul Gauguin cité par Viviane Forester¹⁵ ; Zoe Balthus poursuit : « *Peindre, c'est partir de quelque chose d'inconnu à soi, et qui se délivre presque miraculeusement. Il s'agit de témoigner de l'invisible, d'une aventure hasardeuse et fatale tout à la fois, d'un véritable mystère au sens médiéval du terme* »¹⁶.

Cette mise au monde d'eux est exposée à notre regard pour authentification. Le risque est d'importance, il y va d'une reconnaissance narcissique, d'une identification. L'œuvre montrée est un complément de création de soi, une réduction partielle d'un manque de soi.

L'autoportrait est la forme caricaturale de cette démarche. Expositions, ouvrages depuis quelques années ne manquent pas sur ce thème. Si, comme à la Renaissance, il ne s'agissait que d'apparaître incognito dans un tableau tel Botticelli dans *L'Adoration des Rois Mages* ou Michel-Ange dans *Le martyr de Bartholomée*, sont des interrogations des peintres sur eux-mêmes.

Certains créateurs contemporains mettent en scène leurs avatars narcissiques, ces blessures de l'ordre de l'indicible. Des artistes comme Cindy Sherman ou Louise Bourgeois les exposent pour leur donner une humanité soutenable, supportable grâce à cette authentification par le regard de l'autre. Humaniser cette incomplétude destructrice en la soumettant à notre vue. *Visualiser l'écoeurement* nous suggère Daniel Arasse¹⁷.

D'autres vont, à l'inverse, au-delà de la complétude, dans une inflation narcissique provocatrice. Ils se mettent volontiers en scène seuls ou mieux à deux, deux presque pareils. Redoublement narcissique - figure homothétique - reproduction parthénogénétique - division amibienne... La boucle est fermée, l'incomplétude évacuée ? Gilbert et George, artistes anglais, sont exposés jusque fin novembre à la Villa Paloma à Monaco. Pierre et Gilles, Français, ont eu une exposition bien nommée « Double Je » au musée du Jeu de Paume à Paris en 2007.

Dans ces œuvres, les premiers, écorchés de la vie, exorcisent un passé identitaire destructeur et l'art a alors une fonction consolatrice. Les seconds sont dans la surenchère, se consolant peut-être d'une menace d'anonymat. Certains regardeurs se consolent ainsi de leurs propres blessures ainsi humanisées ou de leur questionnement quant à leur recherche d'une reconnaissance identitaire.

L'Amateur, l'œuvre et l'incomplétude

L'amateur

**n.m. - 1. Personne qui aime, cultive, recherche...
amateur d'art : collectionneur averti d'objets d'art.
2. Personne qui cultive un art, une science pour son
seul plaisir... etc.**

15. Mes passions de toujours, Viviane Forester, Fayard, 2006.

16. Bédoret JM. Autoportrait. HEGEL 2014 ;4 :92-101.

17. Anachroniques. Daniel Arasse Gallimard. Edit. 2006.



Il me revient deux souvenirs. Celui de cet homme d'âge, se déplaçant en fauteuil roulant, sollicitant son fils, « psychiatre de gouttière » en Côte d'Opale, pour le conduire jusqu'au Rijksmuseum à Amsterdam afin de voir une première et unique fois *La Ronde de nuit* de Rembrandt. Ce fut, dit le fils, une admiration silencieuse avec un retour tout aussi discret en parole. Par contre, l'émotion entre l'œuvre, le père, le fils était dense, bien plus parlante que tout discours. Un en-deçà des mots, échangé intensément. De quelle complétude s'agissait-il chez le regardeur face à cette *Ronde de Nuit* ? En tout cas, pour une raison non explicitée, il lui manquait de voir cette *Ronde de Nuit*. Quelle autre complétude était mise en émotion entre ce père et son fils face au tableau ? Magnifique rendez-vous père/fils. De quoi être consolé de tous les avatars de ce type de rapport.

Le deuxième souvenir est celui d'une candidate¹⁸ exposant son mémoire universitaire de thérapeute auprès de toxicomanes en lieu de cure. Elle exprimait, et on ne peut que la comprendre, ses moments de désarroi face à ces sujets volontiers inaudibles et « invivables » au quotidien dans leurs répétitions de passages à l'acte divers, ou à l'inverse, dans une grande passivité mortifère. Alors disait-elle « *je relis de la poésie, regarde des livres d'art, écoute de la musique et ainsi, j'améliore mon moi-poétique et mes capacités d'entendre à nouveau ces inaudibles inécoutables de la veille.* » Un tympan rénové, ranimé. En fait une « in-complétude » dans l'altérité se trouve aménagée. Elle transmettait une sensation de bien-être, de plaisir retrouvé dans le travail. Fonction consolatrice de l'Art.

Voilà deux faits en écho aux sentiments de ce « bien-être » allant bien au-delà d'une sensation d'être bien, mais simplement « d'être » comme amateur d'art. L'écho d'un retour de soi sur la toile, la sculpture, tel un miroir venu montrer plus qu'aux yeux un territoire mal connu de soi, une vibration de complétude de soi, au point de chercher à se poser face à cette toile qui parle, qui fait *exister*¹⁹.

Le collectionneur et l'incomplétude

Collection : n.f. action de réunir... 1. Réunion d'objets, accumulation... 2. Réunion d'objets ayant un intérêt esthétique...

Les collectionneurs. Il en est d'anonymes bien connus des galeristes qui acquièrent patiemment, parfois à crédit, des œuvres les caractérisant en fonction d'étapes de vie mais dans lesquelles ils se retrouvent. Ces travaux participent à leur être comme une complémentarité d'eux. Ils s'en entourent à la façon d'une deuxième peau protectrice, une forme d'habillage de soi, un vestibule chaleureux qui amortit les chocs de la vie. Ces œuvres acquises sont la configuration d'une interface à la vie, sorte de glossaire, de réserve de signifiants sur soi pour lire le monde.

D'autres sont plus connus, mais mécènes discrets, tels par exemple, Aimé et Marguerite Maeght, André Breton, Yves Saint-Laurent ou Emile Veranneman, une discrétion qui les rend célèbres et donne envie de les connaître.

Epilogue

Hanté par l'éventuelle absurdité de la vie et la mort, Stig Dagerman indique que « *les vraies expériences de vie sont hors du temps dans un combat pour la liberté* » corroborant ainsi sa perception d'une consolation n'étant pas l'ordre d'une aide extérieure dépendante d'autrui. Au contraire, elle illumine le sens de soi.

L'art est consolant par sa capacité à accéder à ce sens de soi et par là-même à celui de la vie dans ces moments fugitifs, hors du temps, de communication vraie entre l'œuvre et l'amateur.

18. Annick Bernabéo. Petit traité de quelques vertiges - mémoire d'Addictologie, IREMA 2004.

19. **Exister** v.intr. a été emprunté (XV^e sc.) au latin *exsistere* ou *existere* « sortir de », « se manifester, se montrer », formé de *ex-* « hors de » et de *sistere* « être placé » qui se rattache à une racine indo-européenne *sta-* « être debout » comme *stare*... L'« l'ek-sistence » est l'avènement au monde d'une part de vérité de soi. Part incomplète.